



HAL
open science

2012-2015. La basilique Saint-Denis. Restauration de la façade occidentale, ouvr. coll. publié par le Ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Ile-de-France, Paris, Beaux-Arts édition/TTM éditions, 2015.

Jean Mesqui

► **To cite this version:**

Jean Mesqui. 2012-2015. La basilique Saint-Denis. Restauration de la façade occidentale, ouvr. coll. publié par le Ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Ile-de-France, Paris, Beaux-Arts édition/TTM éditions, 2015.. Bulletin Monumental, 2016, pp.406-407. halshs-02734679

HAL Id: halshs-02734679

<https://shs.hal.science/halshs-02734679>

Submitted on 2 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2012-2015. La basilique Saint-Denis. Restauration de la façade occidentale, ouvr. coll. publié par le Ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Ile-de-France, Paris, Beaux-Arts édition/TTM éditions, 2015

Jean Mesqui

Citer ce document / Cite this document :

Mesqui Jean. *2012-2015. La basilique Saint-Denis. Restauration de la façade occidentale*, ouvr. coll. publié par le Ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Ile-de-France, Paris, Beaux-Arts édition/TTM éditions, 2015. In: Bulletin Monumental, tome 174, n°3, année 2016. Jean Bologne et les jardins d'Henri IV. pp. 406-407;

https://www.persee.fr/doc/bulmo_0007-473x_2016_num_174_3_12876

Fichier pdf généré le 06/01/2020

mirent au jour le décor armorié des clés de voûte du chœur. Cette découverte fut confiée à l'expertise de Michel Pastoureau (cf. *Bull. mon.* t. 169-1, 2011, p. 35-39). Les arguments héraldiques fournissent une fourchette de quatre années, entre 1257 et 1261. Un achèvement tardif du couvrement de pierre pourrait alors expliquer la dédicace de la cathédrale en 1260, pour laquelle Alexandre IV donna des bulles d'indulgences, et l'aspect plus évolué des arcs-boutants du chevet.

Mais pour M. Bouttier, le décor héraldique doit avoir été ajouté dans un second temps sur les voûtes du chœur déjà en place en 1221. Pour cela, l'auteur apporte un certain nombre de constatations pertinentes qui viennent nourrir le débat, mais insuffisantes pour que l'on puisse adhérer à ses propositions. Il se livre d'abord à une relecture critique, parfaitement salutaire, du rapport d'analyse effectué sur les échantillons d'enduits confiés au laboratoire *Patrimoni*. Il faut toutefois rappeler qu'à ce moment les enjeux chronologiques des différents décors peints n'avaient pas encore été soulevés. Malgré le caractère complexe de ce rapport technique, s'aidant en cela de ses propres observations, M. Bouttier remarque que le programme héraldique des clés se superpose au décor à faux joints antérieur et couvrant l'essentiel des murs de la cathédrale, de même qu'il repère une stratigraphie dans la pose des couleurs. Mais cela permet-il de passer d'une chronologie relative à une chronologie absolue ? Ces tuilages peuvent tout autant correspondre à un laps de temps important entre les couches qu'à la simple succession des opérations et aux passages des différents artisans au moment de la réalisation des enduits puis des décors peints.

Il en vient ensuite au programme héraldique sur les clés de voûtes du chevet, voulant bien y reconnaître des armoiries familiales mais non les personnages particuliers identifiés par M. Pastoureau, lui reprochant de se fonder « sur un postulat qui voudrait dater l'exécution des peintures juste avant 1260 ». Laissons-lui la responsabilité de ses accusations sur l'honnêteté intellectuelle de M. Pastoureau, pour préciser sa pensée. Pour M. Bouttier, ces armes peintes ne correspondent pas nécessairement aux donateurs qui ont financièrement contribué à l'achèvement de l'édifice mais il les interprète simplement comme « un complément iconographique aux verrières environnantes », pourtant posées depuis plus d'un quart de siècle, ainsi qu'il le reconnaît lui-même. Explication, avouons-le, peu convaincante. Son siège est fait : « la construction de la partie orientale de la cathédrale s'acheva en 1221, année

de l'installation des chanoines dans leurs nouvelles stalles ». Mais quelle réponse apporte-t-il à réalisation tardive de ce nouveau décor peint et à la consécration de 1260 ? Pour lui « l'atmosphère du quartier canonial se dégradait au point d'exiger la retraite du chapitre durant trois années [...]. De retour en 1257, les chanoines durent restaurer leur autorité. Quoi de mieux pour cela qu'une consécration officielle de la cathédrale ». Dans ce but, écrit-il, on procéda durant trois ans à un dépoussiérage et à un nouveau badigeonnage ; affirmation qu'il justifie par sa note 64 renvoyant à l'article de M. Jusselin, « La maîtrise de l'œuvre à Notre-Dame de Chartres. La fabrique, les ouvriers et les travaux du XIV^e siècle », *Mémoire de la Société archéologique d'Eure-et-Loire* (sic), 1915-1922, 15, p. 317. Or ni à cette page ni ailleurs dans cet article, il n'est question de cela. À notre connaissance, il n'existe aucun texte évoquant un nettoyage général durant trois ans, juste avant la cérémonie de 1260. On aurait également souhaité qu'il se penchât davantage sur la raison du départ des chanoines et de leur retour en 1257, au lieu d'un simple renvoi (note 61) à l'édition du cartulaire de la cathédrale par E. de Lépinos et L. Merlet (1865, p. 95-96). Mais là encore, on retombe sur un document qui n'a rien à voir avec cette question. Amorçons le travail. Les événements sont résumés par E. de Lépinos dans son *Histoire de Chartres* (t. 1, Chartres, 1854, p. 138-143). Certes les chanoines entrèrent en conflit avec les bourgeois, au sujet de la clôture de cloître, et l'interdit fut même jeté sur la ville, mais rien qui justifie apparemment une nouvelle dédicace au vu de l'ecclésiologique. Cet événement exceptionnel reste réservé à de rares situations, suite à une profanation de l'église, ce qui semble-t-il ne fut pas le cas, ou à sa réédification complète, et là on en reviendrait à l'achèvement du haut chœur. Il aurait été alors nécessaire d'explorer plus à fond les sources relatives à cet épisode afin d'en déterminer la portée réelle.

Le gros œuvre de la cathédrale a-t-il été terminé avant ou après 1221, sinon dans les années 1250 ? On doit encore pouvoir porter la controverse, à condition non seulement d'employer des arguments historiques sûrement fondés mais également de bâtir une analyse stylistique précise. Un regret : une publication intervenue trop tôt, avant la campagne de restauration de la nef qui vient de s'achever ce printemps. Il est certain que le débat y aurait gagné si les mêmes questions avaient été étendues à l'ensemble de l'édifice.

Philippe Plagnieux

2012-2015. *La basilique Saint-Denis. Restauration de la façade occidentale*, ouvr. coll. publié par le Ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Ile-de-France, Paris, Beaux-Arts édition/TTM éditions, 2015, 29,7 cm, 113 p., nombr. fig. et ill. en coul. - ISBN : 979102040181-6, 12,50 €.

La façade occidentale de la basilique de Saint-Denis, le grand-œuvre de l'abbé Suger, a fait l'objet depuis 2012 d'un chantier exemplaire mené par la Direction des affaires culturelles d'Ile-de-France, et dirigé par Jacques Moulin, architecte en chef des monuments historiques. Le maître d'ouvrage a souhaité, à l'occasion de la fin de ce chantier, publier un beau fascicule qui retrace les étapes et les acquis de cette campagne de travaux.

On sait toute la complexité de cette façade occidentale, dont la restauration entre 1813 et 1846 par l'architecte François Debret fit l'objet d'une polémique dès la première moitié du XIX^e siècle, conduisant à sa démission après l'affaire de la tour nord, et à son remplacement par Eugène Viollet-le-Duc qui finit par voler la vedette à son prédécesseur. Depuis, les effets combinés d'une restauration incomprise et d'une couche de pollution transformant l'édifice en une noire façade rébarbative à souhait, ont détourné l'intérêt des historiens de l'art, tout au bénéfice de la façade occidentale de la cathédrale de Chartres dont elle fut pourtant le précurseur.

La restauration menée de 2012 à 2015 se devait de remettre en lumière – autant que faire se peut – l'œuvre originelle menée sous la direction de Suger, mais elle devait aussi réhabiliter l'œuvre de Debret, bien caractéristique de son époque et du débat très vif qui existait à propos des principes de la restauration. L'ambition de l'ouvrage publié par la DRAC est de mettre en lumière ces apports, et l'on peut dire qu'elle est superbement atteinte. On y trouve des textes éclairants de grand spécialistes – A. Erlande Brandenburg et Ph. Plagnieux pour l'œuvre originelle, J.-M. Leniaud pour la restauration de Debret ; ils nous font redécouvrir cette façade de Saint-Denis trop longtemps oubliée.

En contrepoint, les acteurs de ce chantier font découvrir aux lecteurs toutes les facettes imbriquées d'une programmation complexe et riche : exposé du programme par le maître d'ouvrage, explicitation des principes par le maître d'œuvre sont accompagnés d'une série passionnante de contributions plus techniques, exprimées avec pédagogie et superbement illustrées – on pense en particulier aux vitraux de Suger publiés en fin d'ouvrage.

On se prend à rêver que tous les chantiers de restauration fassent l'objet d'ouvrages pédagogiques de ce type, qui donnent à découvrir au grand public ce qui est ... derrière la façade, et qui contribuera à nourrir des études scientifiques dont on espère aussi la publication.

Jean Mesqui

Châteaux

Hervé MOUILLEBOUCHE (dir.), *Châteaux et Atlas. Inventaire, cartographie, iconographie, XII^e-XVII^e siècle*. Actes du second colloque international au château de Bellecroix, 19-21 octobre 2012, Chagny, Édition du Centre de castellologie de Bourgogne, 2013, 25,5 cm, 322 p., fig. et pl. en n. et en bl. et en coul., cartes, plans. - ISBN : 978-2-9543821-1-1, 28 €.

C'est avec un retard coupable que nous rendons compte de ce recueil, publié tout juste douze mois après la tenue du colloque, avec une rapidité qui fait honneur à H. Mouillebouche, l'artisan du projet. Comme la plupart des productions du Centre de castellologie de Bourgogne, l'ouvrage vaut d'abord par son format et sa présentation agréables, adaptés aux exigences d'une publication scientifique tout en restant accessibles à un large public, l'ensemble bénéficiant comme toujours d'une illustration abondante et de grand intérêt.

Après *Châteaux et mesures* en 2011 (c. r. *Bull. mon.* 2014-1, p. 88-89) et *Châteaux et priures* en 2012 (c. r. *Bull. mon.* 2014-1, p. 85-86), c'est un autre sujet charnière, ouvert à de multiples approches, qui a été retenu. Le titre choisi pour le définir, *Châteaux et Atlas*, est assez peu évocateur de la multiplicité des aspects abordés, organisés en trois grandes catégories au sein du recueil : inventaire ; cartographie ; iconographie. Cette diversité rendait d'autant plus nécessaire une véritable introduction qui aurait permis de présenter les problématiques et enjeux du recueil. On en déplore donc vivement l'absence, la préface de Charles-Laurent Salch ne pouvant en faire office, puisqu'elle se borne à présenter les travaux en cours de l'auteur en matière d'inventaire. Brutalement confronté à des articles de teneur très diverse, le lecteur est donc contraint de se reporter à la très vivante conclusion de Nicolas Faucherre pour avoir enfin une vision synthétique des questions soulevées par le thème abordé.

La première section traite des inventaires et bases de données consacrés aux châteaux, qui font l'objet d'une certaine mode dans la recherche actuelle, mais soulèvent bien des questions et commentaires. Marie-Pierre Baudry ne s'y trompe pas : présentant la méthodologie qu'elle a employée pour inventorier les châteaux « romans » en Poitou-Charentes (paru en 2011) (c. r. *Bull. mon.* 2012-2, p. 175-176), l'auteur expose, avec un jugement critique qu'on souhaiterait mieux partagé, les limites de ce type d'inventaires et bases de données. Le problème principal tient évidemment au caractère subjectif de certaines des données enregistrées : toujours soumises au jugement des rédacteurs, elles sont donc nécessairement faillibles, en particulier pour la datation des éléments architecturaux. Si précieuses qu'elles soient pour rendre facilement accessibles des informations dispersées, ces bases de données ne doivent donc être considérées et utilisées que comme un outil supplémentaire au service de la recherche, et non comme une fin en soi ou une approche de substitution, puisqu'elles restent dépourvues de pertinence sans les approfondissements et la démarche analytique nécessaires aux véritables synthèses.

L'article d'Hervé Mouillebouche fournit une illustration concrète à cette question, à travers un sujet plein d'intérêt, celui du rapport entre les routes et châteaux. L'interrogation par mots-clés de la riche base de données que l'auteur a lui-même développée sur les châteaux bourguignons, ne prend sens qu'à travers l'analyse synthétique qui l'accompagne, grâce à laquelle l'auteur montre les différents types d'implantation du château par rapport à la route et les différents phénomènes qui peuvent lier ces deux éléments (attirance, répulsion, interruption, contrôle...). À vrai dire, l'intérêt du sujet et les perspectives qu'il soulève dépassent largement le cadre abordé par cet unique article du recueil, et l'on pourrait souhaiter qu'il fasse un jour l'objet d'un colloque entier.

Après cette réflexion sur un aspect particulier de la recherche contemporaine, le lecteur est plongé dans le cœur de l'ouvrage, à savoir l'analyse des sources figurées. Les contributions sont divisées en deux sections (cartographie et iconographie), en fonction de la nature des œuvres analysées. Mais globalement, les problématiques exploitées par les auteurs se recouvrent mutuellement et s'entremêlent, de sorte que l'ensemble peut être analysé d'un bloc.

La diversité et la richesse des sources utilisées par les différentes contributions,

font l'un des intérêts du recueil : nombreuses cartes et plans, à différentes échelles et de toutes époques, jusqu'au XVIII^e siècle ; peintures de manuscrits ; peintures murales en contexte castral ou palatial... La diversité est aussi géographique, puisque de multiples régions sont abordées, depuis l'Artois jusqu'à la Provence, sans compter quelques excursions en Belgique et en Italie. Les sources les plus célèbres et les plus riches, comme l'armorial de Guillaume Revel ou les albums de Croÿ, sont bien sûr exploitées, mais on découvre aussi certaines sources plus méconnues de grand intérêt : peintures murales de la Tour des Échelles dans l'Ain (A. Kersuzan) ; cartes de la principauté de Montbéliard du début du XVII^e siècle, récemment découvertes par André Bouvard.

Pour les spécialistes de la castellologie, la fonction la plus évidente des représentations anciennes est d'informer sur les monuments disparus, détruits, ou transformés. Cette démarche est illustrée, entre autres, par la contribution de Nicolas Faucherre, qui présente le cas de Mont-Royal, citadelle au destin éphémère, construite par Vauban à partir de 1687 et détruite dès 1698.

Mais une telle approche appelle évidemment la question de la fidélité des représentations par rapport à la réalité. À ce titre, on s'élèvera d'abord contre l'idée reçue – bizarrement réaffirmée dans la conclusion du recueil – selon laquelle plus l'image est ancienne, plus elle serait éloignée de la réalité. Tout dépend en fait de la nature de la représentation, de son échelle, de la volonté des artistes ou dessinateurs, et dès le début du XV^e siècle, les enluminures des *Tiès Riches Heures du duc de Berry*, ou celles du deuxième peintre de l'armorial de Guillaume Revel, fournissent des représentations de châteaux exceptionnellement fiables et détaillées. Quoi qu'il en soit, cette problématique du rapport au réel est abordée par presque toutes les contributions, qui tendent toutes à montrer que les distorsions de la réalité (recompositions, ruptures d'échelles, déformations...) sont moins le résultat de négligences que celui d'une volonté délibérée de la part des artistes, qui mettent ainsi en valeur les aspects les plus « parlants » de l'architecture, bien souvent ceux qui relaient le mieux l'expression du pouvoir, ou qui permettent de caractériser le plus efficacement la nature de l'édifice.

Les aspects représentés ou mis en valeur ne sont d'ailleurs pas toujours les mêmes, au gré des sources et de leur destination, qui peut être très variée. Cette problématique de la destination des images est abordée notamment par Paul Fermon, qui montre que les cartes